

AVERTISSEMENT : Ces extraits de lectures sont destinés à attirer l'attention sur des ouvrages que nous avons remarqués. Ils tentent de donner un fil conducteur parmi ceux proposés par l'auteur. Nous indiquons, soit en changeant de paragraphe, soit par l'indication (...) le fait d'avoir omis un passage, court ou long. Les passages surlignés, soulignés, encadrés ou mis en gras, sont de notre fait, et indiquent un choix de lecture possible, plus limité. Bien évidemment, nous incitons le lecteur à retrouver le texte intégral et acquérir l'ouvrage, ne serait-ce que par esprit de soutien.

sous la direction de Jean-Paul Demoule
La révolution néolithique en France
La Découverte 2007

Avant-propos		page 2
Ch. 1 : Premiers bergers et paysans des côtes méditerranéennes	(5800-4500)	page 6
Ch. 2 : De l'Europe centrale au Bassin parisien	(5200-4400)	page 6
Ch. 3 : L'émergence des premières sociétés complexes	(4500-3500)	page 9

Mise en perspective : L'origine des inégalités	page 11
---	----------------

Ch. 4 : Sur les rives de l'Atlantique : mégalithes et enceintes	(4800-3500)	page 16
Ch. 5 : Le Néolithique dans l'est de la France	(5400-2100)	page 18
Ch. 6 : Les grands bouleversements du 3 ^{ème} millénaire		page 20
Conclusion		page 22

Avant-propos

L'invention de l'agriculture et de l'élevage, il y a environ dix millénaires, fut sans nul doute l'évènement le plus décisif pour l'humanité, de son apparition jusqu'à la révolution industrielle. Cette invention ne résulte ni du hasard ni d'un coup de génie, mais s'est échelonnée sur plusieurs siècles, et s'est produite, à des dates voisines, de manière indépendante, dans plusieurs régions du monde : Chine, Mexique, Andes, Proche-Orient, Afrique, Nouvelle Guinée. Il ne s'agit donc pas d'une invention unique, puisque ce sont dans chaque région des espèces végétales différentes qui furent domestiquées, le riz en Chine, le maïs en Amérique, le sorgho et le mil en Afrique ou le blé et l'orge au Proche-Orient.

Vers 9000 avant notre ère apparaît de manière certaine l'agriculture proprement dite, celle des céréales ainsi que des pois et des lentilles, dans une zone qui s'étend de la Palestine au sud de la Turquie. (...) Avec une subsistance désormais contrôlée, la taille des agglomérations augmente rapidement, jusqu'à atteindre 5 à 10 hectares ; elles s'entourent parfois de murs. Les sites de Çayönü en Turquie, Aïn Ghazal en Jordanie, Mureybet en Syrie ou encore Jéricho comptent parmi les mieux connus. Les habitations, de pierre ou d'argile, au sol enduit de chaux, deviennent rectangulaires, ce qui permet, contrairement aux formes circulaires antérieures, de les agrandir selon les besoins par adjonction de pièces supplémentaires.

Mais pourquoi cette révolution néolithique ? (...) A conditions environnementales comparables, l'agriculture n'avait pas été partout inventée. Il faut certes disposer d'espèces domesticables ; mais rien ne pousse à les domestiquer si elles sont naturellement disponibles en abondance. D'autre part, on a cessé, avec le regard de l'ethnologue, de considérer les sociétés traditionnelles comme nécessairement « primitives ». Claude Lévi-Strauss a fait remarquer que des sociétés qui possédaient des techniques simples s'étaient en revanche dotées de métaphysiques très complexes. Marshall Sahlins, dans *Âge de pierre, âge d'abondance : l'économie des sociétés primitives* (1972), a pu argumenter que les chasseurs-cueilleurs qui consacrent bien moins de temps que les agriculteurs à l'acquisition de leur nourriture, étaient donc les seuls à vivre dans l'abondance, puisque cette notion n'est que relative et mesure le rapport entre énergie investie et biens produits.

On a donc recherché quels avaient pu être les facteurs déclenchants, dans un milieu naturel par ailleurs favorable. Serait-ce une dégradation climatique, comme l'avait supposé, dans les années 1930, Vera Gordon Childe ? Cette hypothèse ne s'est pas vérifiée pour la période considérée ; en revanche, d'autres évènements climatiques plus récents, vers 6200 puis vers 5400, ont pu avoir ultérieurement un impact. Il a fallu en tout cas savoir non seulement planter, mais surtout transplanter, lorsque les agriculteurs sont sortis des foyers (ou « zones nucléaires ») où les céréales poussaient à l'état naturel. IL a fallu en outre, comme l'a montré l'ethnologue Alain Testart, disposer de techniques de stockage qui permettent aux grains d'être encore utilisables au moment des semailles.

Au-delà des avantages matériels évidents de l'agriculture, il a pu exister des motivations sociales. Dans ces villages devenus permanents, l'agriculture pouvait être un dérivatif au stress, a supposé Jacques Cauvin. La maîtrise des ressources pouvait être

l'occasion, pour certains membres de la communauté aspirant à un pouvoir naissant, d'organiser de grands banquets collectifs et de renforcer leur prestige. Des hypothèses d'ordre religieux ont aussi été émises. Il y a plus d'un siècle, Otto Hahn pensait que les animaux avaient d'abord été domestiqués pour le sacrifice, à l'instar du culte de l'ours attesté chez certaines populations sibériennes. Récemment, Jacques Cauvin a argumenté qu'au Proche-Orient certains actes cultuels, comme la fabrication de figurines féminines ou le sacrifice de bovidés, dont les ossements et les cornes étaient enterrés dans les maisons, semblaient précéder l'invention de l'agriculture. Or, aux époques historiques, les religions orientales adorent une grande déesse-mère (Ishtar, Astarté), flanquée d'un principe mâle, incarné par un taureau. Il y aurait donc eu d'abord au Proche-Orient une « révolution des symboles » et l'émergence d'une nouvelle vision du monde, préparatoires à la révolution technique du Néolithique. Certains ont critiqué cette sorte de « révélation », elle-même non expliquée.

En résumé, ne serait-ce que par la rareté de ses occurrences, la révolution néolithique a dû à chaque fois résulter d'une combinaison subtile de facteurs d'ordres divers, aussi bien économiques, écologiques et techniques que sociaux, culturels et idéologiques. Il revient aux archéologues, pour chaque région concernée, d'en identifier plus précisément les composants et leur rôle.

Au cours du 7^{ème} millénaire, de nombreux changements affectent cette région. Le plus visible est l'invention de la poterie. (...) Dans le même temps, les grandes agglomérations des 9^{ème} et 8^{ème} millénaires disparaissent, au profit de villages beaucoup plus réduits. Mais symétriquement la colonisation néolithique s'étend rapidement à de nouvelles régions, la Mésopotamie d'une part, l'ensemble de la Turquie, jusqu'aux frontières de l'Europe, de l'autre. En Turquie méridionale, le site de Çatal Höyük, avec ses 10 hectares, ses habitations couvertes de fresques à motifs cultuels et ses rites funéraires complexes, est un bref écho de phénomènes identiques rencontrés au millénaire précédent.

Si la fin du 7^{ème} millénaire, autour de 6200 avant notre ère, est marquée par une nette dégradation climatique, on peut estimer surtout que la disparition de grandes concentrations humaines marque le refus d'une hiérarchisation sociale croissante et le retour à un ordre économique beaucoup plus simple. En s'étendant indéfiniment dans l'espace, ces communautés parviennent ainsi à rester de taille réduite. Mais, en Orient, cette stratégie va atteindre ses limites. Une fois toute la Mésopotamie colonisée, les agriculteurs, à la démographie galopante, se trouvent « piégés » entre mer et déserts ; c'est pourquoi on assiste au 4^{ème} millénaire, avec les cultures d'Obeid puis d'Uruk, à l'émergence des premières villes et bientôt des premiers États du monde. L'Égypte, cette mince oasis fluviale prisonnière du désert, connaît un développement identique.

Et ces deux extrémités du Croissant fertile vont, avec l'invention de l'écriture nécessaire à la gestion de sociétés toujours plus nombreuses et complexes, basculer de la préhistoire vers l'histoire.

C'est donc dans la continuité de ce mouvement d'expansion continue que les communautés agricoles issues du Proche-Orient prennent pied en Europe dans la seconde moitié du 7^{ème} millénaire. (...) L'Europe n'étant que l'ultime péninsule de l'Eurasie, élevée au rang de « continent » par les Européens pour se différencier des autres, la question de l'apparition du Néolithique en Europe est donc un faux problème. Elle se fait en continuité, selon les mêmes modalités que dans les autres régions, au gré de ces petits villages qui s'étendent dans l'espace. La culture matérielle témoigne à l'évidence de ses origines

asiatiques. Blé et orge, mouton et chèvre n'existent pas à l'état sauvage en Europe et, comme l'ont vérifié les analyses par ADN, même les bœufs et les porcs viennent de l'Orient.

De la seconde moitié du 7^{ème} millénaire jusque vers 5400 environ, le premier mouvement de colonisation, ou Néolithique ancien, se limite aux régions à l'environnement de type méditerranéen, analogue à celui d'origine. Le front de colonisation ne dépasse donc pas le Danube. Cette expansion s'organise en deux courants. L'un, à partir de 5800 environ, suit strictement les côtes méditerranéennes depuis la Grèce, pour atteindre l'Italie, puis la France et l'Espagne. Il ne s'agit pas d'une vague continue mais plutôt de « sauts de puce » côtiers, utilisant éventuellement la navigation en mer. Les agglomérations sont de taille réduite, l'architecture mal connue, la poterie décorée par impression de poinçons et de coquillages – et notamment de coques (*Cardium edule*), d'où le nom de « Céramique impresso-cardiale » donné à ce phénomène.

L'autre courant colonise de manière beaucoup plus dense l'ensemble de la péninsule Balkanique, jusqu'au Danube et aux Carpates. Les villages occupent plusieurs hectares, les maisons quadrangulaires, d'environ 5 mètres de côté, aux murs de bous et de terre et au toit à double pente, peuvent être décorés d'enduits peints. La poterie, d'une grande qualité technique, est décorée de motifs géométriques peints, en blanc, noir ou rouge.

Vers 5400, au moment où se produit une dégradation provisoire du climat, l'ensemble de ces régions méridionales est densément occupé. La colonisation, avec le Néolithique moyen, va donc reprendre. Alors que ce changement climatique atteint son maximum, la colonisation s'étend désormais çà l'ensemble de l'Europe tempérée, ce qui réclame de nouvelles adaptations, et sans doute des transformations sociales, sinon idéologiques. Ainsi chèvres et moutons, jusque-là très majoritaires, cèdent la place aux porcs et aux bœufs, mieux adaptés à ces régions froides et humides. En Europe centrale, sur le front de colonisation, se forme une nouvelle entité culturelle, dite de la « Céramique linéaire » (ou rubanée, ou *Bandkeramik*) à cause de ses décors en lignes gravées sur la pâte fraîche des poteries. Elle va connaître une expansion considérable, pour s'étendre, à la fin de son extension, de l'océan Atlantique à la mer Noire et des Alpes à la Baltique ; elle rencontrera bientôt au sud-ouest le courant « impresso-cardial » méditerranéen.

Cette très rapide expansion s'explique une nouvelle fois par le refus, de la part des communautés villageoises, de dépasser un nombre restreint de 100 ou 200 habitants, entraînant régulièrement de nouvelles scissions, cependant que sont dans un premier temps privilégiées les seules zones de loess.

Vers 5300 avant notre ère, l'océan Atlantique est atteint au Portugal, et sûrement vers 5000 dans le sud-ouest de la France ; la Manche, plus étroite à l'époque, n'est franchie que vers 4000. À son tour, la presqu'île européenne devient un piège pour les agriculteurs. On n'ira pas plus loin, Vikings mis à part, jusqu'en 1492 de notre ère. Bientôt apparaissent des phénomènes nouveaux, certains spectaculaires, qui témoignent de ces nouvelles tensions territoriales. Dans les Balkans, là où la population est la plus ancienne et donc la plus dense, apparaissent la première métallurgie du cuivre et la première orfèvrerie de l'or – le plus ancien or de l'humanité. Ces nouvelles inventions ont peu d'intérêt pratique. Elles servent à marquer un pouvoir naissant, inconnu jusque-là.

Certaines tombes, comme à Varna en Bulgarie, au bord de la Mer Noire, peuvent contenir jusqu'à un kilo d'objets en or. On dépose aussi dans de telles tombes de très longues

lames de silex, trop fragiles pour être utilisées entières, mais issues d'une technique très complexe. À l'autre extrémité du continent, là où on ne peut pas aller plus loin, sont élevés d'imposants monuments mégalithiques, tombes, tumulus, dalles dressées, expression de la volonté d'affirmer la possession d'un territoire désormais compté.

On parle souvent de « Chalcolithique » (du grec *chalcos*, « cuivre » ou « bronze » et *lithos*, « pierre ») pour cette nouvelle période, entre 4500 et 2000 avant notre ère, caractérisée par la diffusion de la métallurgie, diverse suivant les régions, et surtout l'apparition des premières inégalités sociales, visibles en particulier dans les manifestations funéraires. Ces hiérarchies semblent résulter de la nécessité de nourrir sans un même espace un nombre croissant d'hommes, impératif qui suscite aussi de nombreux progrès dans les techniques artisanales et agricoles, lesquelles permettent aussi les premières accumulations de richesses. Nous reviendrons sur l'émergence de ces premières inégalités et sur les questions qu'elles posent.

Enfin, au 3^{ème} millénaire, de grands bouleversements, encore imparfaitement compris, remanient le peuplement de l'Europe, avec la diffusion sur de très grandes distances de poteries particulières, celles dites « cordées » et celles dites « campaniformes ». Ces grands remaniements déboucheront sur l'Europe de l'âge du Bronze, vers 2200-2100.

On l'a vu, la France occupe une place singulière dans cette évolution, par sa position de *finisterre*. C'est là que se rencontrent à nouveau, pour se mélanger vers 4800, les deux courants initiaux du Néolithique. C'est là que, face à la barrière atlantique, seront érigés les monuments mégalithiques parmi les plus spectaculaires.

Il est très peu probable qu'il ait existé une autorité politique au sein de chaque culture néolithique. Il faut donc imaginer des entités relativement lâches, unies de proche en proche par des réseaux d'échanges de biens et d'échanges matrimoniaux, avec l'émergence, dans la seconde moitié du 5^{ème} millénaire, des premières sociétés inégalitaires, ou « chefferies » - pour reprendre le vocabulaire des ethnologues. Les villages ouverts et dispersés font place en effet à une gamme plus diverse d'habitats, certains fortifiés et implantés sur des hauteurs. S'y ajoutent ces grandes enceintes cérémonielles, dont l'édification réclamait la réunion des énergies de plusieurs communautés.

Les pratiques funéraires suivent la progression en complexité de la société. Aux simples tombes des premières périodes du Néolithique succèdent, pour les nouveaux « chefs », des monuments de bois et de terre, puis de grandes dalles de pierre – les mégalithes. Mais, à l'instar du Proche-Orient, un nouveau rapport à la mort se développe : le défunt n'est pas inhumé à jamais. Il peut être déposé dans des caveaux collectifs, son corps démembré, voire dispersé, se joignant en tout cas à bien d'autres corps. Avec la généralisation de la violence sociale émergente, subie ou consentie, la mort devient beaucoup plus présente.

La technologie culturelle, issue des travaux d'André Leroi-Gourhan, étudie les relations entre le développement des techniques et les « choix » culturels et sociaux : on a vu en effet que la domestication et son extension n'avaient rien d'une fatalité mais qu'elles furent issues de décisions collectives, conscientes ou non. (...) L'histoire millénaire du Néolithique français est finalement celle de la colonisation, en deux courants initiaux, d'un *finisterre* de l'Eurasie puis celle de l'émergence progressive et diversifiée de formes d'inégalités et de hiérarchies sociales qui déboucheront, il y a quatre mille ans, sur les sociétés de l'âge du Bronze.

Premiers bergers et paysans des côtes méditerranéennes (5800-4500)

Un laps de temps assez court sépare les premières implantations littorales d'agropasteurs en Italie méridionale (Pouilles, Basilicate) et dans la zone tyrrhénienne (Latium, archipel toscan, Ligurie), entre 5900 et 5700 avant notre ère, et celles du midi de la France (Provence orientale et Languedoc méridional) entre 5800 et 5600.

La culture matérielle se distingue par une industrie lithique reposant principalement sur un système d'exploitation des matières premières siliceuses d'origine bédoulienne, communément appelées « silex blond », provenant du Vaucluse, de Chaâteauneuf-du-Pape et surtout du mont Ventoux. Très tôt, ce silex est diffusé sous forme de lames débitées, si ce n'est d'outils. Cette diffusion suggère, dès 5300, une spécialisation régionale de la collecte et du travail du silex à partir de sites d'ateliers de taille relayés dans le Vaucluse par des habitats de plein air dans lesquels ont été retrouvés des témoins de l'ensemble de la chaîne opératoire ; ils sont probablement au cœur de ce réseau.

La poterie est de couleur orange à rouge, très bien cuite, décorée à l'aide d'une coquille de *cardium* (*edulae* ou *glaucum*) pour ce qui est des décors les plus courants. Ceux-ci, organisés en zones margées sous formes de triangles, pendentifs, bandes, souvent combinés entre eux, sont les représentants de la phase la plus classique du Cardial.

L'industrie osseuse est caractérisée par de véritables « fossiles directeurs » : poinçons sur métatarses, sagaies, anneaux, lissoirs, cuillères, outils biseautés sur tibias de mouton, etc., qui résultent de l'adoption de nouveaux modes de production : on pense aux cuillères pour les bouillies de céréales, mais aussi aux lissoirs pour la poterie et aux ciseaux pour le travail du bois.

Les populations du Cardial enterraient-elles leurs morts ? On est en droit de se poser la question tant le nombre de tombes recensées pour la période est faible. Il s'agit le plus souvent d'inhumations en grotte et en fosse, sans objets d'accompagnement, comme dans la grotte Sicard (Marseille), à Pendimoun, dans la grotte Bourdon (Cabrières, Gard) et aux Arene Candide (Italie). (...) Par les réseaux que ces populations ont mis en place, la culture du Cardial a tissé une toile reliant entre elles différentes aires géographiques du midi de la France et, au-delà, des réseaux plus étendus.

De l'Europe centrale au Bassin parisien (5200-4400)

Nous avons évoqué dans l'introduction la formation, dans le bassin moyen du Danube, vers 5400 avant notre ère, immédiatement au nord du front de colonisation issu des Balkans, d'une nouvelle culture appelée Céramique linéaire – on parle aussi d'un courant « danubien ». (...) Réalisés d'abord en lignes larges gravées, ou plutôt incisées, à l'aide d'un poinçon, les décors prennent ensuite la forme de rubans (d'où le nom de « Rubané » en français ou de *Bandkeramik* en allemand donné également à cette culture). (...) L'autre trait marquant de cette culture est son architecture, avec ses longues maisons rectangulaires en bois. Ce mouvement continu de colonisation finira par se heurter à l'océan Atlantique. C'est alors que

l'on verra émerger dans le Bassin parisien les premières manifestations d'inégalités sociales et de tensions territoriales.

La culture de la Céramique linéaire est donc une adaptation de l'économie néolithique balkanique aux conditions environnementales de l'Europe tempérée, dans un moment où, vers 5600 puis entre 5400 et 5100 environ, le climat devient provisoirement plus froid et humide.

En déboisant la forêt tempérée primaire, les agriculteurs empiètent évidemment sur les terres où nomadisent jusque-là de petits groupes de chasseurs-cueilleurs mésolithiques, les Tardenoisien. Ceux-ci sont armés de flèches dont la pointe est réalisée à l'aide de petits éclats de silex retouchés, ou microlithes, de forme géométrique et souvent trapézoïdale. Leurs campements, très légers, laissent peu d'indices archéologiques. Il n'y a pas d'évidence de relations violentes entre chasseurs et agriculteurs.

À la fin du 6^{ème} millénaire, celle-ci (la Céramique linéaire) se répand peu à peu dans le Bassin parisien, depuis la Lorraine sans doute, qui venait déjà y chercher une part de son silex et depuis la haute Alsace, *via* la trouvée de Belfort et la Champagne ; des relations stylistiques existent en effet avec le Haut Rhin (le décor au peigne n'est pas attesté dans le Bas-Rhin).

L'étape suivante est désignée sous le nom usuel de « Rubané récent du Bassin parisien » (RRBP) et constitue le Néolithique le plus ancien de cette région, tout en appartenant à une étape récente de la Céramique linéaire. (...) Les habitations conservent le même strict plan rectangulaire orienté ouest-est avec le petit côté fermé contre les vents dominants. (...) Comme dans le reste de l'Europe, ces maisons sont bordées de fosses qui ont servi à extraire et à préparer les matériaux de construction des murs en torchis ; elles reçoivent une partie des déchets de la maison (poteries et outils brisés, ossements des animaux consommés, etc.). (...) Une tendance à l'augmentation de la taille moyenne des maisons dans le temps suggère une forte poussée démographique dès l'introduction du mode de vie néolithique rubané.

L'alimentation continue, dans la tradition danubienne, à reposer sur les blés vêtus auxquels s'ajoute l'orge, et sur les animaux domestiques, bœuf en premier lieu. Bien que le bœuf sauvage, ou aurochs, continue à parcourir les forêts européennes (les derniers ne disparaîtront qu'au 17^{ème} siècle de notre ère), il ne fait pas l'objet d'une domestication sur place, même sporadique, et il en va de même pour le porc. (...) Il existe, selon les quartiers d'habitation, des préférences alimentaires pour respectivement le bœuf, les moutons et chèvres et les animaux sauvages dont principalement le sanglier. La chasse est même plus importante dans le RRBP qu'en Europe centrale, ce que confirme le nombre de pointes de flèche. Il peut s'agir du souhait de compléter les ressources alimentaires dans un milieu encore très boisé.

Les traditions techniques orientales perdurent concernant l'outillage du silex. mais, au fur et à mesure de leur progression vers l'ouest, les agriculteurs exploitent de nouveaux gisements de silex, les meilleures matières premières pouvant faire l'objet de circulations et d'échanges sur plusieurs centaines de kilomètres – réseaux qui assurent aussi l'homogénéité culturelle de ces populations. De tels réseaux assurent aussi la circulation des coquillages utilisés pour les parures. (...) Elles peuvent être complexes et s'organiser en plastron sur le buste. Le matériau des herminettes en roche dure, qui n'existe pas dans le Bassin parisien sédimentaire, est importé principalement des Ardennes.

Les pratiques funéraires poursuivent les coutumes orientales antérieures. Le mort est déposé dans une fosse en position fœtale, accompagné de quelques objets, poteries (sans doute contenant des aliments), outils de pierre ou d'os. Il porte parfois ses parures. Dans ces premiers temps de colonisation, il n'existe pas encore de grandes nécropoles, comme en Alsace et en Europe centrale. Dans certains cas la tombe est aménagée et comporte une niche avec banquette en terre, tandis qu'il existe aussi des tombes dites collectives ou des charniers, où plusieurs défunts ont été déposés (comme à Menneville ou Chassemy dans l'Aisne). Si les adultes sont le plus souvent inhumés à l'extérieur de l'habitat, on rencontre parfois des tombes d'enfants, à proximité immédiate d'une maison.

De la péninsule balkanique jusqu'à l'océan Atlantique, la culture néolithique est marquée par un constant appauvrissement dans la variété des objets, leur ornementation et même leur qualité technique. Il n'y a pas d'explication simple à ce phénomène, sinon que de l'imputer aux difficultés d'un front pionnier dans des conditions environnementales changeantes. En particulier l'art, qui a produit des dizaines de milliers de figurines dans le Néolithique balkanique, diminue fortement en Europe centrale, pour être presque inexistant en Europe occidentale.

En même temps qu'il évolue dans le temps, le Rubané du bassin parisien continue à s'étendre dans l'espace. On a pu définir une phase finale puis, dans la continuité, une évolution ultérieure dénommée Villeneuve-Saint-Germain (VSG) du nom d'un site de la banlieue de Soissons, dans l'Aisne. Ce groupe, ou culture, dont on peut dater le début de 4950-4900 avant notre ère environ, est en continuité directe avec le Rubané. Le décor de ses poteries tend à se simplifier, un processus qui se poursuit tout au long de ses trois principales périodes.

Les transformations sociales, économiques et idéologiques induites par la fermeture définitive de l'espace, amorcées dès le VSG, deviennent patentes avec le dernier stade évolutif du courant danubien en France, la culture dite « de Cerny », entre 4600 et 4200 environ avant notre ère. Celle-ci se manifeste par une dégradation apparente de la culture matérielle : la fabrication des outils de silex devient encore plus sommaire (ce qui ne les rend pas moins efficaces) ; les maisons, mal connues, n'ont plus le bel agencement régulier de poteaux que l'on connaissait alors ; la poterie est décorée de coups de poinçon, de pincements ou de cordons, parfois en guirlandes. L'élevage du bœuf se développe encore et le nombre d'animaux adultes parmi les restes osseux indique une utilisation de cet animal pour la traction et le lait. On constate aussi une recrudescence de la chasse, avec une valorisation des dents de suidés et des pointes de flèches dans les tombes. Il peut s'agir du souhait de compléter l'alimentation carnée face à la démographie croissante, mais aussi de changements idéologiques glorifiant la lutte (masculine) contre les animaux sauvages. Cette tendance se poursuivra à la période suivante.

Les communautés Cerny manifestent aussi la volonté de « marquer » le territoire, pour les vivants et pour les morts. Elles commencent à élever des enceintes composées de fossés doublés de palissades entourant des espaces de plusieurs hectares, comme à Balloy, Villeneuve-la-Guyard ou Barbuise-Courtavant. Ces fossés sont parfois le lieu de pratiques cérémonielles, de dépôts de vases ou d'ossements. L'installation de certains habitats sur des lieux de hauteur naturellement fortifiés est aussi l'indice d'une montée des tensions. Mais le plus remarquable est sans doute la construction d'imposants monuments funéraires de bois et de terre réservés à l'inhumation d'une petite élite émergente. Découverts d'abord à Passy, dans l'Yonne (et donc dénommés de type Passy), il s'agit de fossés ou de palissades qui

entourent un espace circulaire ou ovale, lequel peut se prolonger par une sorte d'allée bordée de fossés pouvant atteindre de 30 à 230 mètres. À l'intérieur de cet espace ont été creusées des tombes contenant auprès des corps des objets exceptionnels, longues lames, coquillages venus de loin, objets de prestige en os, etc. Il est probable que ces tombes étaient recouvertes de tumulus de terre.

Enceintes et monuments funéraires sont ainsi destinés à manifester l'ancrage dans le territoire des communautés qui les ont construits. Mais ils signifient aussi l'émergence des premières différences sociales. Ces premières hiérarchies sont sans doute issues en partie des effets d'une démographie croissante dans un espace restreint. Mais les causes en sont multiples. Dans tous les cas le Néolithique change désormais de nature. Au-delà de l'extension d'un nouveau mode de production et de vie, c'est la voie vers des sociétés où les tensions ne cesseront de croître qui est désormais ouverte.

Chapitre 3 *Jean-Paule Demoule, Jérôme Dubouloz, Laurence Manolakakis*
L'émergence des premières sociétés complexes (4500-3500)

La première phase de néolithisation de l'actuel territoire français s'était effectuée par la pénétration, depuis la Méditerranée et la vallée du Rhin, de petites communautés d'agriculteurs. Ces deux courants de colonisation s'étaient rejoints après 4900 avant notre ère, en même temps que les rives de l'Atlantique étaient atteintes. Puis, vers 4500-4300, débute le Néolithique moyen, une phase de prise de possession de l'ensemble du territoire disponible, avec intensification des productions agropastorales et des échanges.

Vers 3500, cette structuration culturelle se dissout. Sur un espace désormais fini et peuplé, le mégalithisme, ce marqueur territorial né sur les bords de l'Atlantique, s'étend à toute la France tandis que de nombreux groupes affirment leurs différences dans la culture matérielle. (...) L'économie et la société évoluent vers une occupation du sol plus dense et hiérarchisée qui a pu être étudiée en détail, entre Valence et Orange, grâce à des recherches systématiques corrélées à de grandes opérations d'archéologie préventive.

Dans leur grande variété, les vestiges funéraires montrent une certaine hiérarchie sociale, quelques tombes témoignant par leur mobilier et leur position d'un statut élevé des défunts. Cette hiérarchie semble s'amorcer, comme ailleurs en France et en Europe, dès les débuts du Chasséen. (...) Ce sont de tels coffres en pierre qui forment, inclus dans un long tumulus de pierre, le premier état du mégalithisme armoricain ; ils marquent à la fois l'importance du défunt et l'ancrage du groupe dans le territoire. Lorsque les coffres restent accessibles, ils permettent d'introduire de nouveaux défunts. Des tumulus en pierre (ou cairns) spectaculaires ont pu être fouillés récemment au Camp del Ginèbre à Caramany (Pyrénées-Orientales). Entourés de tombes simples, trois cairns, dont l'un atteignait 11 mètres de diamètre, contenaient chacun un coffre de pierre. L'inhumation comme l'incinération étaient pratiquées.

On en sait paradoxalement moins sur les demeures des vivants et ce phénomène est commun à l'ensemble de la France de cette époque, bords de lacs mis à part. Il est possible que des bâtiments construits en terre crue sans poteaux massifs n'aient pas laissé de traces évidentes. (...) L'essor de l'élevage du porc est un indice de sédentarité mais aussi l'intensification de la production, car cet animal consommant la même nourriture que l'homme, ce dernier doit donc aussi produire pour lui. La part de la chasse dans l'alimentation

se réduit, alors même qu'elle est valorisée socialement, les défunts importants étant inhumés avec arcs et flèches. le spectre des espèces cultivées augmente. Une dégradation de l'environnement, avec déboisements massifs et premières érosions des sols, est déjà perceptible, tandis que l'occupation humaine s'étend à des zones moins favorables.

L'économie vivrière continue à reposer sur les céréales et l'élevage dominant du bœuf (de 60 à 80% des restes), tandis que la domestication du porc se développe. (...) La chasse, surtout au cerf, constitue parfois un apport non négligeable (plus de 15% des restes), mais la situation varie beaucoup selon les sites.

Il y a donc, durant ce « Néolithique moyen », une certaine communauté idéologique et stylistique (grandes enceintes, pratiques funéraires, formes des poteries) ainsi qu'économique (production et échanges à grande échelle)), en même temps que des différences régionales perceptibles au moins dans le style des poteries. (...) Ainsi cette période comprise entre 4500 et 3500, comme ailleurs en Europe, est décisive pour l'évolution sociale et économique ; elle engage l'exploitation plus intensive des territoires, selon un mode d'occupation complexe, appuyé sur de grands sites cérémoniels et sur des sites fortifiés. Les pratiques funéraires sont d'une grande complexité, mais tendent à pérenniser dans le sol certains morts prestigieux, ce que le mégalithisme atlantique exprimera sous une forme paroxystique.

Il y a douze mille ans, notre planète était parcourue par de petits groupes d'*Homo sapiens*, vivant de chasse, de pêche et de cueillette, le plus souvent nomades et ne dépassant pas chacun quelques dizaines d'individus. Ils cohabitaient avec d'innombrables espèces animales et végétales. Leurs habitations et leurs tombes ne révèlent aucune différence sociale importante – ce que confirment les ethnologues au vu des derniers groupes de chasseurs nomades qu'ils ont pu encore observer. Une violence ponctuelle est parfois attestée, mais elle reste très marginale.

Douze millénaires plus tard, la même planète compte plusieurs milliards d'*Homo sapiens*, au milieu d'une biodiversité en constante régression. La violence, intra- et intercommunautaire, est partout et plus de trente millions d'humains ont péri dans divers conflits armés depuis la dernière guerre mondiale officielle. L'inégalité économique et sociale est ascendante, non seulement entre pays riches et pays pauvres, mais surtout au sein d'une même société, y compris la nôtre.

Que s'est-il passé ? La question est d'autant plus légitime que le système socioéconomique désormais dominant est présenté souvent, dans son idéologie officielle, comme un système « naturel », dont il suffirait de laisser agir les lois « naturelles » pour que les richesses soient, sinon également, du moins « équitablement » partagées. Ce serait là l'effet de la « main invisible du marché » du premier théoricien du libéralisme économique, Adam Smith. Mais, comme toutes les autres idéologies, que ce soient celles des anciens systèmes communistes ou bien de la plupart des religions, il semble que ce bonheur soit pour (beaucoup) plus tard.

Ors et dolmens

On a vu que les premières inégalités apparaissent au cours du Néolithique, mais qu'ensuite leur rythme de développement diffère suivant les régions, et même qu'il est parfois soumis à des régressions. Ainsi, les premières grandes agglomérations du Levant, avec leurs imposants sanctuaires ornés et leurs murs d'enceinte, sont victimes d'un premier effondrement interne, vers 7000 avant notre ère. Les cultures qui leur succèdent ont une apparence plus modeste, mais, pour que leurs villages continuent à ne pas dépasser quelques centaines d'habitants, elles doivent alors s'étendre indéfiniment dans l'espace. Ainsi seront colonisées la Mésopotamie, avec la culture de Halaf, puis la Turquie, avec celle de Hacilar, et enfin l'Europe.

La Mésopotamie et l'Égypte, une fois entièrement « néolithisées », ces deux régions entourées de déserts fonctionneront comme des « pièges » et la démographie sans cesse croissante induite par l'agriculture et l'élevage conduira à des formes d'organisation de plus en plus contraignantes, qui déboucheront sur les premiers États de la planète, à partir de 3500 avant notre ère. Toutefois cette voie ne sera pas indéfiniment ascendante. L'empire d'Akkad

s'effondre vers la fin du 3^{ème} millénaire, tout comme la civilisation de l'Indus, vers 1700 avant notre ère.

L'Europe suivra le même chemin, mais comme au ralenti. En effet, le « piège » est plus vaste. C'est au bout de deux millénaires, vers 4500, que notre continent est entièrement recouvert par la colonisation néolithique, mais d'une manière encore très lâche. C'est pourquoi les premières manifestations d'inégalités se produisent, on l'a vu, dans les zones de plus grand « stress » territorial : dans les Balkans, là où le peuplement est le plus ancien, donc le plus dense, et sur les bords de l'Atlantique, là où on ne peut pas aller plus loin – et, dans les deux cas, au bord d'une mer, lieu de limite mais aussi d'échanges éventuels. Les manifestations d'inégalités y sont très différentes.

Sur les rives de l'Atlantique, les monuments funéraires mégalithiques mobilisent les énergies pour le transport et l'érection de ces constructions inutiles et visibles, où sont enterrées les élites nouvellement apparues. Les pratiques funéraires sont complexes, les nouveaux défunts sont introduits au fur et à mesure dans des caveaux familiaux au sein des mégalithes. Parmi les richesses, des haches vertes en jadéite, provenant du Val-d'Aoste. Les habitats restent quant à eux très mal connus.

Sur les rives de la mer Noire, à Varna et ailleurs, les chefs sont inhumés dans de simples tombes, mais ils emportent avec eux des richesses considérables : objets en cuivre et en or, parures en coquillages, poteries ornées d'or, grandes lames de silex issues de techniques très élaborées. Les pratiques funéraires sont parfois complexes, avec ces cénotaphes où le mort est remplacé par un masque d'argile, mais emporte pourtant toute la richesse usuelle. Les habitats, parfois intégralement fouillés, montrent un urbanisme très contraignant : les maisons sont réparties selon un plan orthogonal et le site est entouré de fosses et de palissades.

Progrès techniques et manipulations de l'imaginaire

La seconde moitié du Néolithique, qui débute autour de 4500 avant notre ère, est souvent appelée « Chalcolithique » dans une bonne partie de l'Europe à cause de la présence de la métallurgie du cuivre, même s'il ne s'agit que d'un épiphénomène – tout comme le polissage des haches, qui faisait jadis dénommer « âge de la Pierre polie » le Néolithique, que définit d'abord la domestication des animaux et des plantes. C'est dans tous les cas une période de grande inventivité technique. L'archéologue anglais Andrew Sheratt a même baptisé « révolution des produits secondaires » cette même période : les animaux ne sont plus seulement utilisés pour leur viande, mais pour d'autres usages attestés par l'archéologie : laine (retrouvée à l'état d'empreintes), laitages (récipients *ad hoc*, de type faisselle), traction (maquettes de chariots, pathologies sur les ossements d'animaux). La domestication du cheval est d'ailleurs établie à partir du 4^{ème} millénaire.

Les inventions vont cependant bien au-delà. L'araire, cette charrue primitive, est pour la première fois attesté par des représentations, des restes en bois ou même des traces de sillons. Il permet de travailler des sols plus lourds, qui n'étaient jusqu'à présent pas exploités. La poterie est cuite à des températures plus hautes et produite systématiquement en série. Cette plus grande maîtrise du feu porte donc aussi bien sur la métallurgie que sur l'art céramique.

Une plus grande intensité de la production se voit dans le développement des mines. Outre le cuivre, le silex est exploité dans des puits de mines qui atteignent 7 mètres de profondeur, à Jablines en Seine-et-Marne, mais peuvent aller jusqu'à 20 mètres à Spiennes en Belgique. Ces puits, qui peuvent se compter par milliers, dans les emplacements favorables, permettent la production de milliers, sinon de millions de haches, qui dépassent évidemment les stricts besoins des communautés établies sur les lieux. Ainsi se constituent de très grands réseaux d'échange, parfois sur plus d'un millier de kilomètres, comme l'attestent les grandes lames de Varna ou du Grand-Pressigny, en Indre-et-Loire, les haches de jadéite alpine, de dolérite armoricaine ou de pépite-quartz vosgienne. Des évidences comparables concernent le commerce du sel atlantique.

En résumé, ces progrès techniques ont pour objectif d'accroître la productivité de ces sociétés chalcolithiques, aussi bien agricole (araire, traction animale) qu'artisanale (outils de pierre, métal), dans un contexte de croissance démographique exponentielle. Mais ces nouvelles techniques ne sont pas seulement utilitaires. Elles sont largement partie prenante de ce que l'ethnologue Maurice Godelier a appelé des « manipulations de l'imaginaire ». En effet, la plupart des premières productions métallurgiques ne sont d'aucune utilité pratique : l'or, bien sûr, mais le cuivre également, matériau trop mou tant qu'il ne sera pas, jusqu'à l'âge du Bronze, allié avec l'étain. Les objets de métal sont donc de purs marqueurs de prestige et de pouvoir, tout comme les longues lames de silex bulgares, les plus longues jamais produites au monde et qui imposent d'exercer, pour que la lame soit détachée du bloc, une pression de 400 kilos par centimètre carré : elles sont trop fragiles pour être utilisées et ne portent d'ailleurs aucune trace d'usure. Il en va de même pour l'érection des dolmens et des menhirs, qui a mobilisé des énergies considérables pour tailler, transporter puis dresser ces dalles de plusieurs dizaines de tonnes.

Ainsi des personnages ont été capables de contraindre ou de convaincre les membres de leur communauté de fournir ces efforts immenses, sinon disproportionnés, pour des productions dont ils ne pouvaient tirer aucun avantage matériel direct. Ils ont su les persuader que l'avantage était de l'ordre du symbolique, de l'immatériel, sans doute associé à des bienfaits généraux (prospérité des récoltes, ordre du cosmos, etc.), certains peu tangibles (bonheur dans l'au-delà, etc.). On constate de fait que les activités cérémonielles prennent des proportions de plus en plus importantes. Les pratiques funéraires, on l'a évoqué, sont plus complexes, avec une présence beaucoup plus forte de la mort parmi les vivants. Des enceintes à fonction non défensive, où ont été relevées des traces de rituels (dépôts de vases, de statuettes, d'animaux entiers dans les fossés qui les entourent), et des palissades impliquant l'abattage et le transport de centaines d'arbres sont construites sur l'ensemble du territoire français et sur une grande partie de l'Europe.

Enfin ces phénomènes s'accompagnent de traces de violences beaucoup plus systématiques qu'auparavant. Même au début du Néolithique, il en existe des évidences, comme ce charnier découvert à Talheim en Bavière, datant de la culture de la Céramique linéaire. Mais il s'agit là d'exemples isolés. Avec les premières inégalités sociales, la violence semble s'institutionnaliser. Les villages se fortifient, les traces de blessures sont plus fréquentes sur les squelettes, des armes côtoient des outils. On peut parler d'une première apparition de la guerre en tant qu'institution humaine.

Pouvoirs et effondrements

Cependant ces premières formes d'inégalités du 5^{ème} millénaire ne vont pas croître de façon régulière. Aux grands dolmens des rives de l'Atlantique, réservés à quelques défunts emportant des offrandes de prestige, succèdent au 4^{ème} millénaire des monuments beaucoup moins spectaculaires, les « allées couvertes », où peuvent être successivement déposés plusieurs centaines de défunts, avec très peu d'objets d'accompagnement. Les grandes enceintes disparaissent au cours du 4^{ème} millénaire. Les habitats semblent beaucoup plus ténus. Il semble qu'on assiste ainsi, sinon à une « démocratisation » des pratiques funéraires, du moins au retour à un ordre social plus simple. Le caractère familial de ces nouveaux monuments funéraires pourrait suggérer un rétablissement de l'ordre lignager traditionnel, au détriment du pouvoir d'un seul.

De telles oscillations vont ensuite se succéder pendant près de trois millénaires, jusqu'à la conquête romaine. À l'âge du Bronze ancien (vers 2000), en Bretagne, dans le sud-est de l'Angleterre ou encore en Allemagne, réapparaissent des tombes princières où le mort est inhumé avec toutes ses richesses dans une chambre de bois ou de pierre, recouverte d'un tumulus. Mais au Bronze moyen, vers 1500 avant notre ère, le rite des tumulus se généralise à une part beaucoup plus importante de la société, au point qu'on parle parfois de « civilisation des tumulus ». Au cours du 6^{ème} siècle avant notre ère, à la fin du premier âge du Fer, d'imposantes résidences fortifiées sont édifiées sur les hauteurs dans l'est de la France, le sud de l'Allemagne et la Suisse. Leurs maîtres sont déposés sous des tumulus dans des chambres en bois, aux côtés de leurs chars et avec d'imposants objets de prestige importés de Grèce et d'Italie, comme dans la tombe de Vix, en Côte-d'Or, avec son célèbre vase de bronze ou celle de Hochdorf, près de Stuttgart.

Pourtant cet ordre princier s'effondre peu après 500 avant notre ère et fait place de nouveau à de petits villages dispersés, dont les tombes ne révèlent aucune inégalité forte. Cependant, au bout d'un siècle, des tombes à char réapparaissent, à nouveau dans de grandes chambres funéraires recouvertes de tumulus, avec des objets de prestige, parures, vases en bronze. Ce nouveau « pic » de richesse sera éphémère lui aussi. Il disparaît au moment où les historiens grecs et romains nous apprennent que les peuples qui habitent cette région, et qu'ils nomment Celtes ou Gaulois, les désertent en partie pour envahir l'Europe méditerranéenne déjà urbanisée : ils occupent le nord de l'Italie, mettent le siège devant Rome, traversent la Grèce et fondent même en Turquie le royaume des Galates.

Mais ils sont bientôt refoulés vers le nord et leurs terres d'origine. Celles-ci leur sont désormais comptées et, au cours des 3^{ème} et 2^{ème} siècles avant notre ère, apparaissent en Gaule les premières villes, ou *oppida*, la monnaie et tous les signes de l'émergence d'États, trois millénaires après ceux d'Égypte et de Mésopotamie. Toutefois l'extension de la puissance romaine met fin à ce processus, tout en l'accéléralant puisqu'elle l'englobe dans son Empire – qui s'effondrera à son tour cinq siècles plus tard...

Résistances et servitudes volontaires

Cette brève revue – qui aurait pu évoquer aussi l'effondrement du monde minoen puis du monde mycénien – fait donc apparaître l'histoire de l'Europe protohistorique, du milieu du Néolithique jusqu'à l'Empire romain, comme une série d'oscillations entre des moments de concentration du pouvoir et des moments de retour à des formes moins inégalitaires. Le maintien du pouvoir repose sur la possibilité, pour la société, de produire des richesses en sus de ses besoins immédiats, et aussi sur la capacité des dirigeants à se les approprier. Pour cela, ils doivent sans cesse veiller à ce que la société ne se fragmente pas mais se concentre. Dans

l'espace européen, plus ouvert et aux ressources abondantes de par le climat tempéré, la fragmentation a longtemps été possible et visiblement mise en œuvre dès que, pour une raison ou une autre, la capacité de manipulation ou de coercition des élites s'est affaiblie. Mais, finalement, cet espace est devenu à son tour saturé, en hommes et en ressources potentielles, et constitue, à une autre échelle, le même « piège » que celui de la Mésopotamie ou de l'Égypte.

On peut voir dans ces oscillations régulières autant de mouvements de résistance au pouvoir, comme l'histoire récente nous le montre, lorsque les pouvoirs trop contraignants sont mis à bas par des sujets qui ne les supportent plus. On peut aussi renverser le point de vue, comme l'a fait l'ethnologue Pierre Clastres dans *La Société contre l'État* (1974). Pour lui, en effet, toute société cherche, assez logiquement, à se prémunir contre la montée de pouvoirs trop forts. Par exemple, dans les sociétés traditionnelles, les chefs émergents (on parle de « Big Men » en Nouvelle-Guinée) doivent sans cesse justifier leur prestige en redistribuant leurs richesses afin de se créer des obligés ; de même, dans la cérémonie du « potlatch » de la côte nord-ouest américaine, les chefs rivalisent en détruisant chacun le plus de richesses possible. L'inhumation du Big Man avec ses biens est aussi une manière de les mettre hors circuit et d'empêcher leur accumulation au fil des générations. L'oscillation entre richesses concentrées par un seul individu et organisation familiale de l'espace funéraire pourrait aussi présenter les structures familiales traditionnelles, même oligarchiques, comme l'un de ces contre-pouvoirs.

La question n'est donc plus : comment le pouvoir émerge-t-il ? Mais plutôt : pourquoi les mécanismes de contrôle d'une émergence excessive du pouvoir font-ils parfois défaut ? À cela l'archéologie n'a pas toujours de réponse définitive. Du moins peut-elle apporter des matériaux de réflexion sur une très grande profondeur de temps.

À ce stade, s'il est clair que l'histoire est d'abord faite de facteurs économiques et politiques, deux énigmes subsistent en termes de psychologie sociale. Qu'est-ce qui pousse, dans des sociétés encore peu complexes, certains individus à vouloir dominer les autres ? S'agit-il seulement d'un trait de la nature humaine, ce qui serait une explication ni très riche ni très satisfaisante ? Mais surtout, qu'est-ce qui fait que le reste de la société accepte ce pouvoir naissant, qui est rationnellement contraire à son intérêt ? C'est déjà le problème que posait en France, en 1576, Étienne de La Boétie dans son *Discours de la servitude volontaire*. Il ne voyait que deux explications à cette servitude volontaire : l'habitude ou le fatalisme, qui fait que l'on trouve naturel l'ordre des choses et inconcevable qu'il y en ait un autre (par exemple, de nos jours, l'économie de marché globalisée), habitude renforcée par la religion, dit-il explicitement ; et un intérêt matériel illusoire, dans lequel les hommes oublient en fait que leurs gains matériels ne doivent rien au tyran mais seulement à leur propre travail. Il suffirait donc de ne plus rien donner au tyran pour qu'il s'effondre.

Après un demi-millénaire de pensée rationnelle, il ne semble pas que, à l'échelle de l'humanité mondialisée, ni la réflexion ni la réalité aient beaucoup progressé...

Le massif armoricain et ses marges, Normandie, Poitou, Charente, forment l'extrême occident de la France, et partant de l'Europe. C'est là que viennent buter les deux courants de la néolithisation, là qu'ils rencontrent les derniers chasseurs-cueilleurs mésolithiques, et là que vont s'édifier les plus impressionnants monuments funéraires mégalithiques du monde.

Si les sols acides du Massif armoricain, en dissolvant les restes organiques, freinent nos approches de la vie quotidienne et de l'économie, l'abondance de roches tenaces utilisées pour la confection des haches permet de retracer des réseaux d'échanges complexes et dynamiques.

Les communautés mésolithiques du 6^{ème} millénaire sont connues depuis les fouilles, dans les années 1920-1930, des niveaux coquillers des îles de Tévéc, au large de Saint-Pierre-Quiberon, et de Hoëdic, dans le Morbihan. Les colons néolithiques ne sont donc pas arrivés dans un espace vide. (...) Il semble que la coexistence entre des communautés d'agriculteurs et de chasseurs-cueilleurs a été suffisamment longue pour être visible sur le plan archéologique – à la différence de ce qui s'est passé dans les autres régions françaises. (...) Seul le chien est clairement domestiqué au mésolithique.

L'usage de matériaux de substitution au silex se développe tout particulièrement à la fin du Mésolithique en Bretagne, mais leur distribution sporadique à plus de 30 kilomètres des lieux d'origine et leur rareté sur la côte ne plaident pas pour un modèle de mobilité des groupes de la terre vers la mer. L'ensemble des indices de circulation des biens et des personnes donne plutôt l'image de territoires usuels assez restreints, avec cependant suffisamment d'échanges entre communautés pour expliquer la cohésion culturelle du Tévécien. (...) Les études technologiques menées sur la production des outils montrent, quoi qu'il en soit, une rupture radicale entre les traditions techniques du Mésolithique et celles du Néolithique.

Quadrangulaire ou circulaire ? Le plan des habitations du Néolithique moyen pose deux questions : la filiation avec les groupes du Néolithique ancien d'une part, et la similitude de plan entre maison des morts et maisons des vivants – un lien déjà proposé par Vere Gordon Childe.

Dans l'Ouest, les termes « dolmen » et « menhir » désignent respectivement les chambres funéraires et les pierres dressées. Les premières sont bâties au-dessus du sol et sont recouvertes d'un tumulus de terre (un tertre) ou de pierres (un cairn). Le classement de ces mouvements a principalement été réalisé suivant le plan des structures internes ; on distingue ainsi des styles régionaux et des transformations au cours du temps. La chambre peut être circulaire, quadrangulaire ou polygonale, bâtie par des murets de pierres sèches ou des dalles verticales (les orthostrates). La couverture est une dalle ou bien un encorbellement (une tholos). L'accès au caveau depuis l'extérieur peut se faire par simple ouverture d'un côté, qui sera condamnée par la suite dans une phase terminale du tumulus ou, plus généralement, par un couloir. La forme du tumulus est rarement prise en compte dans cette classification ; ils peuvent être trapézoïdaux, ovales ou circulaires.

Dans l'Ouest, la part de la cavité funéraire dans l'ensemble monumental croît très progressivement depuis les coffres des tumulus carnacéens de la première moitié du 5^{ème} millénaire jusqu'aux allées couvertes du 3^{ème} millénaire, avec une forme extérieure qui correspond de plus en plus au plan de l'espace interne. Dans le même temps, on note l'importance croissante de l'accès à la zone sépulcrale, avec un couloir qui tend à se confondre avec la chambre. Enfin, la tendance est à l'accumulation d'un nombre de plus en plus important d'individus. Au milieu du 4^{ème} millénaire, des cloisonnements apparaissent dans la chambre ou sur le couloir. (...) Les fonctions des pierres dressées sont difficiles à appréhender.

C'est au 4^{ème} millénaire, au Néolithique récent, que les enceintes connaissent un développement spectaculaire, notamment autour du Marais poitevin et jusqu'à la Gironde, dans les groupes des Matignons puis de Peu-Richard. Les fossés ont été creusés par segments successifs qui laissent de nombreuses interruptions. Les déblais ont pu servir à édifier un rempart interne, aujourd'hui disparu mais perceptible parfois par un espace vide.

Ces enceintes à fossés délimitent donc une aire particulière que se donne la communauté, une appropriation de l'espace soulignée par des aménagements massifs des lieux de passage au moyen de palissades. La surface enclose et la taille des aménagements impliquent un travail collectif important et donc un prestige accru pour ses concepteurs et ses occupants. D'ailleurs, le dépôt de corps humains, entiers ou démembrés, y est très fréquent, de même que l'on observe parfois des vases déposés près des entrées.

Si l'on considère l'importance de certains dispositifs, c'est plus des humains étrangers à la communauté que l'on se défie que des animaux prédateurs. La guerre ou les razzias ont parfois laissé des traces : au 3^{ème} millénaire à Basly (Calvados), une palissade incendiée est environnée de nombreuses pointes de flèches

Les réseaux économiques qui s'établissent dès le début du Néolithique ont une ampleur qui dépasse largement la simple réponse à des besoins usuels quotidiens, même dans des systèmes techniques complexes. Ils sont l'expression de la compétition sociale, de l'inégal partage des richesses et des savoirs au sein d'une communauté, et enfin de la nécessité de créer du lien social à longues distances. Au milieu du V^e millénaire, les communautés du Morbihan se signalent ainsi par l'importation de haches en jadéite depuis les Alpes ou de perles et pendeloques en variscite d'origine ibérique.

Il convient maintenant de revenir sur un caractère fondamental des sociétés néolithiques à l'Ouest, à savoir la capacité à créer des systèmes de valeurs où « l'exceptionnel » est visible au quotidien. (...) Tertres tumulaires et tumulus géants dits « carnacéens » sont au commencement de ces manifestations ostentatoires, réservées à quelques individus. Ils contiennent un ou plusieurs coffres, bâtis en voûte de pierres sèches, avec souvent une entrée transitoire fermée lors de la construction du tumulus. (...) Des individus sont suffisamment puissants pour se faire édifier des monuments massifs et soustraire aux vivants un grand nombre d'objets de prestige.

Cette phase initiale de la monumentalité funéraire de l'ouest s'inscrit dans un mouvement plus vaste dans l'Europe du 5^{ème} millénaire. La propagation de cette idée, peut-être portée par une compétition entre communautés voisines, est tout sauf simple. La diversité des formes funéraires traduit une vigueur créative dont la périodisation est encore imparfaite, mais au moins pour partie débloquée par la mise en relation des origines avec le Cerny du

Bassin parisien. Les premiers tertres du Morbihan contiennent en effet des haches en jadéite et des poteries du Castellec ancien, liées au Cerny. On ne les trouve plus lorsque les chambres funéraires sont désormais munies d'un couloir d'accès depuis l'extérieur, permettant d'introduire de nouveaux défunts (dolmens à couloir).

Menhir de Roche Longue à Quintin, dans les Côtes-d'Armor. Ces spectaculaires pierres dressées ne sont pas toujours interprétables, contrairement aux dolmens, à vocation clairement funéraire. Isolés, les menhirs procèdent sans doute d'une fonction de signalement.

À la fin du 5^{ème} millénaire et dans la première moitié du 4^{ème}, le dolmen à couloir à chambre couverte par un encorbellement ou une dalle devient la forme dominante. En Bretagne, la seconde partie du 4^{ème} millénaire voit une division de l'espace sépulcral en cellules et cloisonnements (dolmens à chambre). Cela est inconnu en Basse-Normandie, où le mégalithisme connaît une éclipse avant le développement des allées couvertes sous l'influence des groupes du Bassin parisien.

À la fin du 4^{ème} millénaire et au 3^{ème} le couloir et la chambre deviennent indistincts, formant l'allée couverte. (...) Outre la chambre funéraire, une fonction de chapelle est parfois aussi présumée pour des chambres à couloir incluses dans de grands tumulus. Des dépôts dans la partie terminale de certaines allées couvertes ou à l'entrée des couloirs témoignent de rituels. En revanche, le fonctionnement des pierres dressées (menhirs) reste souvent énigmatique, faute d'indices archéologiques. L'essentiel des travaux récents à ce sujet porte sur leur emplacement dans l'espace, mais les contextes topographiques observés sont très divers (points hauts, sources, rupture de pente, cols...) et il nous manque les principaux éléments d'analyse, ceux d'ordre symbolique.

Dans le Morbihan, d'immenses stèles dressées sur les tertres portent des signes dégagés par piquetage : crosses, haches emmanchées, bovidés, écussons, signes énigmatiques comme une hache-charrue ou un cétacé. Jetées à terre peut-être dans une phase iconoclaste, certaines de ces pierres ont ensuite servi de dalle couvrant Gavrinis, à Larmor-Baden, et la Table des Marchand, à Locmariaquer, pourtant distants de 6 kilomètres par-delà des vallées aujourd'hui envahies par l'océan. (...) La scénographie des alignements de Carnac, où la taille des menhirs va en s'accroissant à mesure que l'on approche des enceintes, nous ramène encore une fois vers cette capacité qu'ont les sociétés du Néolithique de l'Ouest à créer de l'exceptionnel. Compétitions entre communautés ou au sein de la société, exigence de puissances surnaturelles, astronomie (car il semblait que de tels ouvrages ne pouvaient parler qu'aux étoiles) ont été invoquées par les archéologues. Si les calculs précis semblent proscrits, l'orientation de certains couloirs de dolmens ou de certaines files de pierre sur des solstices est évidente. Mais le système de valeur cosmologique a disparu.

L'exceptionnelle concentration de monuments autour de la baie de Quiberon et du golfe du Morbihan ne peut se comprendre sans sa dimension littorale.

Les rapports nord-sud et les contacts entre les deux courants de néolithisation, danubien et méditerranéen, sont, on l'a vu, un trait essentiel du Néolithique français. La partie centre-est de la France et le plateau suisse sont des régions privilégiées pour étudier ces

contacts et les transferts techniques et culturels qui les ont accompagnés. Haute-Alsace, Belfort, Franche-Comté, Bourgogne, Savoie sont des territoires où la montagne tient une place importante. L'autre trait du Néolithique de ces régions, essentiellement le Jura et la Savoie, est la présence des célèbres cités lacustres, au cours des mythes de la préhistoire européenne. Ces villages de bords de lacs et de tourbières, construits dès le Néolithique et jusqu'à l'âge du Fer, ont fourni depuis leur découverte – en 1870 pour le Jura – une documentation fondamentale, grâce aux conditions de conservation qu'offrait la vase lacustre. Ainsi ont pu y être préservés bois, tissus, cuirs, vanneries, etc., livrant des informations essentielles sur l'alimentation, l'artisanat, l'architecture, l'environnement et, par conséquent, sur la structure sociale, l'économie, les échanges ou encore l'impact de l'homme sur l'environnement.

Du début du Néolithique sur le territoire français jusqu'à environ 5400 avant notre ère, ces régions sont vides d'agriculteurs néolithiques et restent seulement parcourues par les chasseurs-cueilleurs mésolithiques. Entre 5400 et 4600, les premiers témoins de la néolithisation y deviennent visibles, pendant les phases finales de développement des courants rubané au nord et cardial au sud. Seule l'Alsace, on l'a vu, est colonisée dès le Rubané.

Entre 4200 et 3400, un grand complexe culturel se met en place sur toute la zone méridionale et se divise en trois composantes : Chasséen dans le Midi, Cortaillod en Suisse et Lagozza en Italie du Nord, alors qu'en Allemagne s'étendent les cultures du Michelsberg et du Pfyn, à côté de groupes locaux, et que le Bassin parisien se partage entre Chasséen septentrional à l'ouest et Michelsberg à l'est.

Les pratiques funéraires sont désormais connues et les sépultures en grotte coexistent avec des inhumations collectives dans des coffres de pierre appelés cistes de type Chamblandes, du nom d'un site suisse. Ces cistes sont de petits caveaux dans lesquels on trouve parfois plusieurs défunts, déposés en général successivement, en position fœtale et accompagnés de très peu d'objets. L'arrivée d'un nouveau défunt peut amener à réduire les corps antérieurs, c'est-à-dire à compacter les ossements.

Entre 3100 et 2800, les influences méridionales sont maximales et témoignent de contacts étroits entre le Jura et les communautés du Midi, mais aussi de l'arrivée de nouvelles populations. Des outils en silex, des objets de parure et des vases proviennent des régions méridionales. La pression démographique est alors importante et on compte près de dix villages contemporains sur les bords du lac de Chalain, qui mesure pourtant moins de 1 kilomètre de long sur 200 mètres de large.

Lorsque vers 3200, les villages de bord de lac ne sont occupés que pendant de faibles laps de temps. Ils ne sont pas reconstruits au même endroit et restent de petite taille. À partir de 3200, les occupations se font plus longues, voire permanentes, avec reconstruction des maisons selon le même plan et sur le même emplacement. Ce nouveau mode de vie se traduit par des stratigraphies importantes et complexes. Une première maison, fondatrice, marque souvent le début d'un village.

Les maisons néolithiques sont très souvent entièrement construites avec des matières végétales : à Chalain les poteaux sont des fûts entiers ou fendus dans le sens de la longueur d'essences résistantes comme le chêne ou le frêne, les planchers sont de tilleul, de frêne ou de sapin, les clayonnages en noisetier et en clématite, la toiture en écorces cousues. Les bois sont assemblés par des systèmes d'encoches et de ligatures végétales. Le foyer, en général un par

maison, est en argile afin d'isoler le plancher de l'action du feu. La porte est étroite et on suppose que c'était la seule ouverture, la fumée étant filtrée par la couverture et stagnant dans la maison sombre afin de limiter les risques d'incendie. Cette fumée protège ainsi la charpente des insectes.

À partir de 2400, les rives des lacs sont abandonnées. Cet abandon n'est pas lié au climat car, au contraire, le niveau des lacs est bas. C'est en effet à cette date que la culture paneuropéenne dite « Campaniforme » (*cf* chapitre 6), qui succède à celle de la Céramique cordée en Europe nord-orientale et centrale, est attestée par quelques rares occupations sur toute cette zone. (...) Ainsi ces zones alpines et jurassiennes, d'abord aux marges des zones occupées par les Néolithiques, ont été peu à peu investies à mesure que s'étendait cette colonisation, et parce que, la pression démographique augmentant, elles offraient des défenses naturelles.

Chapitre 6

Richard Cottiaux, Luc Jallot, Grégor Marchand

Les grands bouleversements du 3^{ème} millénaire

Les premières manifestations affirmées de différenciations sociales, apparues à partir de 4500 avant notre ère avec leurs enceintes et leurs sépultures collectives mettant la mort en scène, se transforment en profondeur à partir de 3600-3500. Cela concerne l'ensemble du territoire français mais aussi d'autres parties de l'Europe, avec des différences régionales et des décalages temporels. Après une période mal connue de recompositions culturelles, d'autres sociétés émergent. Les monuments mégalithiques se généralisent mais sont moins imposants, en même temps qu'ils accueillent un nombre beaucoup plus important de membres de la communauté – jusqu'à plusieurs centaines. Peut-on parler d'une « démocratisation » provisoire, d'une réaction aux pouvoirs nouveaux ? D'une « revanche » des pouvoirs familiaux et lignagers sur les pouvoirs individuels ? (...) La métallurgie du cuivre prend enfin son essor, d'abord dans le Midi. Vers 2600, un phénomène encore imparfaitement compris, celui de la diffusion d'un nouveau modèle de poterie que sont les vases « campaniformes », recompose à nouveau le paysage culturel ; il débouchera sur l'âge du Bronze.

Entre 3800 et 2800, avec le début du Néolithique final (appelé « Néolithique récent » dans d'autres régions), se mettent en place les nombreux groupes précédemment évoqués, qui vont structurer les territoires de leurs styles et cultures matérielles, de leurs mégalithes et de leurs fortifications. L'inventivité est certaine dans les formes et décors des vases, mais aussi dans les parures (pendeloques à pointe ou en quille, pendeloques striées, longues pendeloques en os, boutons renflés à perforation en « V », perles en tonnelet), et enfin avec l'apparition de la grande sculpture en pierre, les statues-menhirs.

Les tombes en coffre de pierre sous tumulus de pierraille restent en faveur. Le Lot, l'Aveyron, l'Hérault et l'Ardèche comptent les plus fortes densités de dolmens de toute la France, postérieurs pour la plupart à ceux de Bretagne. La majorité est de dimensions modestes, mais certains sont imposants comme les allées couvertes de l'Aude, les gigantesques allées enterrées de la région d'Arles, ou encore les grands dolmens de l'Aveyron et de l'arrière-pays montpelliérain.

C'est l'époque où apparaît la première métallurgie du cuivre, dont le minerai est présent sur la bordure sud du Massif central. (...) La métallurgie du cuivre apparaît dans les Balkans au début du 5^{ème} millénaire. Les mines de cuivre de Rudna Glava, en Serbie, et d'Aï

Bunar, en Bulgarie, alimentent des réseaux de production de haches et d'épingles. (...) C'est seulement vers la fin du 1^{er} millénaire qu'elle atteint l'Europe du Sud-Ouest, et en particulier la France, où les communautés du groupe de Ferrières et des groupes apparentés exploitent les filons de cuivre de la bordure méridionale du Massif central, du bas Quercy, des Cévennes, de basse Ardèche et des Grands Causses.

Les objets en cuivre restent en nombre limité. Poignards, haches, épingles ou perles de cuivre ne supplantent pas leurs modèles de pierre ou d'os ; il s'agit encore d'objets de prestige, sans utilisation courante. (...) Avec la diffusion du phénomène de la culture campaniforme, à partir de 2600, les objets de cuivre deviennent un peu plus fréquents mais, même à l'âge du Bronze ancien, ils restent encore rares. Ce n'est qu'avec le Bronze moyen, vers 1500, que le cuivre allié à l'étain ou au plomb donne à la métallurgie un véritable essor.

Si, précédemment, il était difficile de trouver dans le Centre-Ouest des habitats hors des enceintes, les manières d'habiter se diversifient désormais, même si bâtir grand reste une constante préoccupation. Les premiers remparts de pierre et de terre apparaissent à la fin de l'Artenac (Challignac, Charente), mais aussi ces très grandes maisons que l'archéologie préventive a révélées à partir des années 1990.

Les maisons de Pléchâtel (Ille-et-Vilaine) témoignent d'autres techniques de construction, avec des maisons plus étroites mais encore plus longues : elles dépassent 100 mètres de long et 1400 mètres carrés ! Les enceintes semblent avoir été utilisées de manière brève, peut-être pour un usage cérémoniel comme, auparavant, celles du Chasséen et du Michelsberg (*cf* chapitre 3). Grandes maisons ou remparts, il ne semble pas, à l'examen des témoins matériels disponibles, que ces efforts aient été au bénéfice d'un seul individu, mais plutôt d'une part élargie de la communauté, voire de la communauté tout entière – ce qui ne contredit pas le constat d'une inégale répartition des richesses et des savoirs.

Ainsi l'investissement ostentatoire, naguère consacré aux monuments funéraires, l'est maintenant aux habitats. En Bretagne, chambre funéraire et couloir ne font désormais qu'un, avec un plan étroit et allongé. Mais deux traditions semblent coexister : la sépulture à entrée latérale (Saint-Laurent-sur-Oust, Morbihan) et l'allée couverte (Laniscat, Côtes d'Armor). (...) On remarque les similitudes entre le plan des tombes et celui des grandes maisons avec, dans les deux cas, un fonctionnement collectif bien marqué. Dans tout l'Ouest, les dolmens à couloir du Néolithique moyen sont réoccupés à cette époque, indice d'une réappropriation. (...) La sépulture individuelle n'est pas pour autant délaissée, particulièrement dans les fossés d'enceinte.

Vers 2600 avant notre ère, un nouveau type de récipient, dit « campaniforme » parce qu'en forme de cloche, apparaît de manière discontinue dans une grande partie de l'Europe, des rives de l'Atlantique à la Hongrie et des îles Britanniques à la Sicile et au Maroc. Il s'agit d'une poterie fine, de couleur rouge, décorée de lignes gravées ou imprimées en bandeaux horizontaux.

À partir de 3500 avant notre ère se généralise une façon particulière d'enterrer les morts. Les défunts, jeunes et vieux, hommes et femmes, sont déposés dans une chambre funéraire, les uns après les autres, au fur et à mesure des décès. Ces sépulture collectives sont ouvertes et refermées à chaque fois et leur utilisation s'est parfois prolongée jusqu'au Bronze ancien comme à la Chaussée-Tirancourt (Somme). Ces tombes sont en effet construites pour durer et impliquent une organisation solide et des efforts collectifs. Elles révèlent des

pratiques funéraires complexes et variées. Lorsque le manque de place se faisait sentir, des ossements plus anciens sont déplacés et rangés pour former de véritables ossuaires.

Ces tombes se réfèrent à un modèle commun de tombe enterrée, de forme rectangulaire, comportant une séparation entre un vestibule et la chambre sépulcrale. Dalles mégalithiques et parois d'hypogées peuvent être le support d'une expression artistique et symbolique, avec des figurations féminines réduites à un collier et à des seins ou des représentations de haches emmanchées comme à Saint-Martin-du-Tertre ou à Croizard, preuves de la permanence des croyances traditionnelles.

Le nombre de corps déposés varie de quelques personnes à plusieurs centaines et illustre la durée d'utilisation des sépultures. Mais le nombre d'inhumés est souvent trop important pour correspondre aux défunts d'une seule famille, et pas assez pour représenter toute la population d'un village. Si une partie seulement des défunts avait accès à ces sépultures, on ignore à quelle partie du corps social ces personnes appartenaient de leur vivant.

Vers 2900, une partie des anciennes tombes collectives n'est plus en usage. De nouvelles tombes en bois, de petites dimensions, sont construites comme à Balloy ou à Lesches Seine-et-Marne). Au Campaniforme, vers 2600-2500, on voit réapparaître la pratique de l'inhumation individuelle, abandonnée depuis mille ans, reflet de transformations idéologiques et sociales profondes. Ces tombes, peu nombreuses et la plupart du temps isolées comme à Juvincourt-et-Damary (Aisne, participent de ce phénomène d'ampleur qui touche une grande partie de l'Europe et marque la fin du Néolithique.

Ainsi, cette longue période d'un millénaire et demi, qui clôt le Néolithique dans l'ensemble de la France, voit l'essor de la métallurgie du cuivre – au point de parler parfois d'un âge du Cuivre ou Chalcolithique, un terme, qui, en Europe centrale et orientale, désigne, dès 4500, l'apparition des premières différenciations sociales. Cette période, on l'a vu, prolonge les précédentes, même si elle commence, dans toutes les régions, par des réorganisations stylistiques et culturelles encore imparfaitement comprises. C'est au terme de l'extension du phénomène campaniforme que l'on entre, aux alentours de 2100, dans l'âge du Bronze, dont le début ne sera marqué par aucune rupture profonde, sociale, économique, ou même technique.

Conclusion

En moins de quatre millénaires, la forêt primaire qui recouvrait, vers 5500 avant notre ère, l'ensemble du territoire français a fait place, à l'orée de l'âge du Bronze, à un paysage maîtrisé, anthropisé, quadrillé de champs et de pâtures, jalonné de fermes et de hameaux et dont les hauteurs sont souvent couronnées par des villages fortifiés. Au lieu de quelques dizaines de milliers de chasseurs-cueilleurs nomades, plusieurs centaines de milliers, sans doute plus d'un million d'agriculteurs exploitent ces terres après en avoir assimilé les indigènes. Ces bouleversements ont été à l'échelle de l'Europe, dont la France n'est que le *finistère* occidental. C'est là que se sont retrouvés les deux courants initiaux de colonisation, méditerranéen et danubien, c'est adossés à l'océan Atlantique que ces premiers colons ont édifié les gigantesques monuments mégalithiques.

Les manifestations qui suivent les premières implantations néolithiques sont en effet communes au reste du continent : idéologiques, avec l'édification des grandes enceintes cérémonielles de bois et de terre, la permanence de croyances anciennes autour des représentations de la femme et du taureau contrastant avec la valorisation nouvelle de la chasse et de la guerre, mais aussi l'essor de nouveaux rapports à la mort, le développement des sépultures collectives et la manipulation du corps des défunts ; politiques, avec l'émergence des premières inégalités, d'abord visibles dans le mobilier hors du commun qui accompagne certains défunts et les efforts consentis pour leur dernière demeure ; sociales, avec la construction des premiers habitats fortifiés et les violences visibles qui les entourent ; économiques enfin, avec l'intensification des moyens de production pour faire vivre sur le même territoire une population qui continue de croître.

Comme dans le reste de l'Europe, l'araire puis la roue se répandent avec la traction animale, le lait et la laine sont exploités en sus de la viande, les animaux plus rentables (bœuf, désormais castré, et porc) dominent le cheptel, les territoires moins hospitaliers, plus humides ou en altitude, sont à leur tour colonisés, les matières premières (silex, roches dures, sel, minéraux semi-précieux, cuivre enfin) font l'objet d'exploitations intensives dans des carrières, des puits de mines et des ateliers. Leurs produits sont échangés en de vastes réseaux, qui font circuler les hommes et les idées mais dont le contrôle conforte les pouvoirs émergents.

Ce mouvement n'est sans doute pas linéaire. Les grands monuments mégalithiques réservés à quelques-uns font place au 4^{ème} millénaire à des constructions collectives plus modestes. Les grandes enceintes cérémonielles disparaissent en même temps, sauf sous des formes strictement défensives.

La métallurgie du cuivre comme le travail de l'or, nés dans péninsule Balkanique, ont tardé à s'imposer en Europe occidentale, avec plus de deux millénaires de décalage. L'image du Néolithique que nous présentons ici est assez récente. Nos connaissances n'ont vraiment été renouvelées qu'avec ces trente dernières années d'archéologie préventive et la pratique de fouilles extensives sur de grandes surfaces, qui ont permis d'étudier des villages, voire des terroirs entiers.

Qu'est-ce qu'une « culture » au Néolithique, telle que les archéologues la définissent, quand on voit la porosité des frontières culturelles à toutes les époques et comment se constituent et se représentent ces groupes humains ? Quelle est la logique historique en œuvre dans la révolution néolithique, où les trajectoires rapides du Proche-Orient contrastent avec celles, fluctuantes et oscillantes de l'Europe ? La compréhension de cette révolution et de ses conséquences, événement essentiel de l'histoire de l'humanité, n'est pas indifférente pour la compréhension du futur.